

**Pierre Louÿs (1870-1925)**

***Lêda ou la louange des bienheureuses ténèbres, 1893***

**Extraits**

« Or, sur les bords humides du fleuve Eurotas, où les bois sont tellement épais qu'on n'y voit jamais la lumière, vivait une jeune fille extraordinaire, qui était bleuâtre comme la nuit, mystérieuse comme la lune mince, et douce comme la voie lactée. C'est pourquoi on la nommait Lêda.

Un soir, [...] son attention fut attirée par le bruit des roseaux près d'elle, et elle vit l'apparition d'un Cygne, Le bel oiseau était blanc comme une femme, splendide et rose comme la lumière, et rayonnant comme un nuage. Il semblait l'idée même du ciel de midi, sa forme, son essence ailée. C'est pourquoi il se nommait Dzeus.

Les mains étonnées de Lêda prirent avec soin la petite tête et l'enveloppèrent de caresses. L'oiseau frémissait de toutes ses plumes. Dans son aile profonde et moelleuse, il serrait les jambes nues et les faisait plier. Lêda se laissa tomber à terre.

Et elle se mit les deux mains sur les yeux. Et elle n'avait ni frayeur ni honte, mais une inexplicable joie, et son cœur battait à faire lever ses seins.

Elle ne devinait pas ce qui allait arriver. Elle ne savait pas ce qui pouvait arriver.

Elle ne comprenait rien, pas même pourquoi elle était heureuse.

Elle sentait le long de ses bras la souplesse du col du Cygne.

Elle sentait sur le feu de ses joues la fraîcheur de son battement d'ailes.

Bientôt il sembla reculer et ses caresses s'altérèrent. Lêda s'ouvrait à lui comme une fleur bleue du fleuve. Elle sentait entre ses genoux froids la chaleur du corps de l'oiseau. [...]

Alors ce fut un long sanglot de félicité abondante. Elle laissa tomber en arrière sa tête fiévreuse aux yeux fermés, arracha de l'herbe avec ses doigts et crispa sur le vide ses petits pieds convulsifs, qui s'épanouirent dans le silence.

Le lendemain matin, comme le jour commençait, une sensation nouvelle l'éveilla brusquement, et il lui sembla que quelque chose se détachait de son corps. Et c'était un grand œuf bleu qui avait roulé devant elle, éclatant comme une pierre de saphyr.

Mais une voix grave parla devant elle, et comme elle ouvrit les yeux, elle vit le dieu du fleuve couronné d'herbes vertes et qui sortait à demi des eaux, appuyé sur un gouvernail de bois clair.

Il disait :

« Tu es la nuit. Et tu as aimé le symbole de tout ce qui est lumière et gloire, et tu t'es unie à lui.

Du symbole est né le symbole et du symbole naîtra la Beauté. Elle est dans l'œuf bleu qui est sorti de toi. Depuis le commencement du monde, on sait qu'elle s'appellera Hélène et celui qui sera le dernier homme connaîtra qu'elle a existé. Tu as été pleine d'amour parce que tu as tout ignoré. C'est à la louange des bienheureuses ténèbres. »

« Et Kastôr et Polydeukès ? tu n'en as rien dit. C'étaient les frères d'Hélène.

– Non. C'est une mauvaise légende, ils ne sont pas intéressants. Hélène seule est née du Cygne.

– Comment le sais-tu ? [...]

– N'as-tu pas entendu les paroles du Fleuves ? Il ne faut jamais expliquer les symboles. Il ne faut jamais les pénétrer. Ayez confiance. Ah ne doutez pas. Celui qui a figuré le symbole y a caché une vérité, mais il ne faut pas qu'il la manifeste, ou alors pourquoi la symboliser ?

Il ne faut pas déchirer les Formes, car elles ne cachent que l'Invisible. »

Texte publié dans *Le crépuscule des nymphes*, Paris, édition Montaigne, 1925